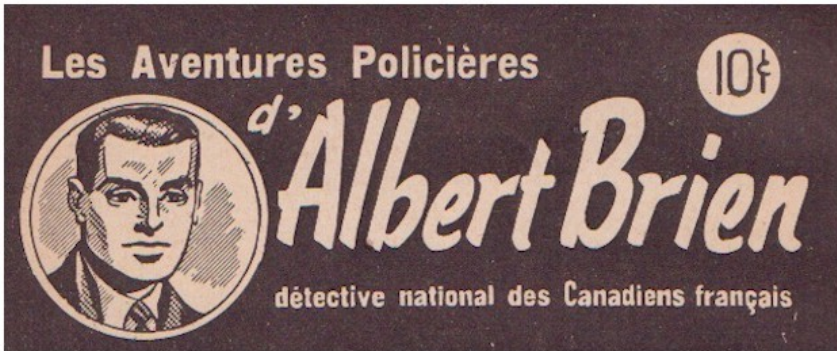


HERCULE VALJEAN

# Le secret dans le menu



BeQ

# **Hercule Valjean**

Les aventures policières  
d'Albert Brien # NS-004

## **Le secret dans le menu**

détective national des Canadiens-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 853 : version 1.0

# **Le secret dans le menu**

Collection *Albert Brien*

gracieuseté de Jean Layette

<http://editions-police-journal.com/>

## I

Comme il arrivait assez souvent, Théo Belœil devait s'ennuyer.

Belœil, le chef de l'escouade provinciale des homicides, invitait souvent des amis.

Cet après-midi-là, il avait pris le téléphone et signalé un numéro.

– Allo ?

– Albert ?

– Oui.

– Ici Théo !

– Ah, qu'est-ce qu'il y a ?

– Oh, pas grand-chose. Beaucoup d'ouvrage ?

– Pas trop trop.

– As-tu quelque chose de spécial à faire ce soir ?

– Non.

– Alors, viens donc faire un tour à la maison, nous pourrons jaser.

– Ce n’est pas de refus, répondit Brien. D’autant plus que ma femme doit recevoir un groupe de ses amies.

– C’est regrettable !

– Comment ça ?

– Bien oui, j’aurais voulu que ta femme vienne aussi.

– Ce sera pour une autre fois. Ce soir, j’irai seul.

– Alors, je t’attends, Albert !

– Très bien, au revoir !

– À ce soir !

Belœil raccrocha.

Brien arriva chez le gros Théo vers huit heures.

Les deux hommes se mirent à parler de choses et d’autres.

Ils prenaient plaisir à se rappeler des souvenirs et à se narguer l'un l'autre.

Soudain, la sonnerie du téléphone résonna.

Belœil décrocha l'appareil qui se trouvait sur son bureau.

– Allo ?

– Monsieur Brien est là dans le moment ? fit une voix de jeune fille.

– Qui ?

– Monsieur Albert Brien.

– Ah, Brien, un instant.

Belœil se tourna vers son ami :

– C'est pour toi, Albert.

– Pour moi ?

– Mais oui.

– Qui ça peut-il être ?

Brien se leva et prit le récepteur.

– Allo ?

– Monsieur Brien ?

- Oui.
  - Ici Margot Dillon !
  - Margot Dillon ?
  - Vous ne vous rappelez pas de moi. Vous avez déjà enquêté pour moi, vous savez, un bijou...
  - Oui, oui, je me souviens.
  - Monsieur Brien, je ne peux vous expliquer immédiatement. Vite, venez, j’ai besoin de vous.
  - Pourquoi ?
  - Je vous expliquerez tout, et vous savez que je paie bien.
  - Où êtes-vous ?
  - Au club « Le Pingouin ».
  - Très bien, j’irai.
  - Tout de suite ?
  - Oui, oui.
- Merci, merci, monsieur Brien !
- Brien raccrocha.
- Qui est-ce ? demanda Belœil.

- Margot Dillon.
- Connais pas.
- Tu connais peut-être mieux son mari.
- Qui ?
- Jack Marock.
- Ah, c'est son mari ?
- Oui.

Jack Marock était bien connu de la police.

Marock était un de ces hommes à tout faire.

Les politiciens douteux l'engageaient pour les élections.

Il avait peut-être commis des crimes.

Mais jamais la Police n'avait pu prouver quelque chose contre lui.

Brien aussi le connaissait bien. Il avait déjà lutté contre lui et Marock était venu à un cheveu de la potence.

Brien demanda :

- Tu viens avec moi ?
- Où ?



- Au café Pingouin.
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas. Margot me fait demander.
- Ah !
- Il me semble que ce soit très important.
- Alors, je t’accompagne.

Brien sortit sur la rue.

Pendant ce temps, Belœil allait prendre sa voiture au garage.

Puis il fit monter Brien.

La voiture se mit en marche.

Belœil demanda :

- Cette demoiselle Margot, où l’as-tu connue ?
- Il y a de ça trois ans, je crois.
- Était-elle la femme de Marock ?
- Pas à ce moment-là. Elle était danseuse dans un grand cabaret.
- Tu as travaillé pour elle ?
- Oui, elle s’était fait voler un bracelet d’assez

grande valeur.

– Avait-elle appelé la police ?

– Si, mais les policiers n’avaient rien trouvé.

– Et toi ?

– Cela a pris beaucoup de temps. Mais j’ai enfin trouvé le bracelet chez un prêteur d’argent de la rue Craig. L’arrestation du coupable fut chose facile par la suite.

Il y eut un silence.

La voiture se dirigeait parmi le trafic.

Le cabaret « Pingouin » était situé assez loin de la demeure de Belœil.

Soudain Brien remarqua :

– Je t’avoue que je fus très surpris lorsque j’appris le mariage de Marock à la danseuse, l’année dernière.

– Marock l’a probablement rencontrée au cabaret.

– Oui, mais pourtant, Margot était une honnête fille ! Marock a fait bien des coups depuis un an.

– Peut-être, mais il s’agirait de le prouver.

– Voilà.

Belœil soupira :

– Elle doit l’aimer, que veux-tu ?

– C’est le cas de dire que l’amour est souvent aveugle !

La voiture ralentit.

On arrivait tout près du cabaret le « Pingouin ».

Que voulait la jeune femme au détective ?

Pourquoi le faisait-elle venir ?

## II

Le « Pingouin » était un des cabarets louches de la ville.

On y voyait assez souvent des gens de la pègre.

Brien poussa la porte.

Au lieu d'entrer dans le cabaret, il se dirigea vers le bar. Il y a toujours moins de monde au bar et Brien pensa que la jeune fille l'attendait peut-être là.

Il ne s'était pas trompé.

Il l'aperçut assise au bar, dégustant un verre de vin.

Brien vint pour s'approcher d'elle.

Mais elle fit un signe, montrant un homme assis près d'elle.

Brien comprit immédiatement qu'elle ne pouvait parler en présence de cet homme qui devait sans doute la surveiller.

– Allons nous asseoir au bar, mais plus loin.

– Très bien.

Les deux hommes prirent place sur les petits bancs tournants.

Le waiters s'approcha :

– Messieurs ?

– Deux bières, dit Brien.

– Bien messieurs.

Le waiters les servit.

Brien se pencha et jeta un coup d'œil sur le type assis près de Margot.

Puis il poussa Belœil.

– Regarde, tu dois le connaître.

Belœil se pencha à son tour.

Puis il se tourna vers Brien.

– C'est Bob Cardin ?

– C'est bien lui.

Bob Cardin était un autre connu de la police.

Il avait déjà fait de la prison.

Mais depuis quelque temps, il semblait être plus tranquille.

Pour le moment, installé devant plusieurs bouteilles de bière, Cardin se livrait à sa passion favorite.

Il semblait être déjà assez chôtasse.

Il ne s'occupait pas de Margot, pas plus qu'il ne semblait avoir aperçu Brien et son compagnon.

– Allons-nous attendre bien longtemps ? demanda le gros Théo.

– Je ne sais pas. Margot essaiera certainement de nous parler.

Tout en buvant, Brien ne lâchait pas la jeune femme de l'œil.

Soudain, elle ouvrit sa sacoche et en sortit un crayon et une mince feuille de papier.

Brien poussa Belœil du coude.

– Regarde !

– Quoi ?

– Elle va nous écrire.

– Ah !

Margot s’avança le bras et prit le menu qui se trouvait sur le comptoir.

Le menu était de carton assez solide.

Elle pouvait s’en servir.

Elle mit sa feuille par dessus le menu et écrivit quelques mots.

Bob Cardin lui tournait le dos.

– Il ne s’en apercevra pas, se dit Brien.

Mais tout à coup, le détective remarqua que Cardin était placé vis-à-vis un grand miroir.

– S’il veut la surveiller, il n’a pas besoin de se retourner.

Margot finit son message.

Elle remit le menu à sa place.

Puis elle plia son petit papier et le tint dans sa main.

Soudain, elle se leva :

– Waiter !

– Oui.

– Apportez mon compte.

– Bien madame !

Le waiter calcula.

Puis il revint vers Margot.

Elle paya.

Puis elle se pencha vers lui et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Enfin, elle lui glissa le papier dans la main en même temps qu'un généreux pourboire.

Elle s'éloigna lentement.

Belœil se pencha vers Brien.

– Tu crois qu'elle t'a écrit quelque chose ?

– J'en suis certain.

Mais le waiter ne venait pas porter le message à Brien.

– Peut-être qu'il attend que Cardin soit parti.

Cardin se leva.



Le waiter lui présenta son compte.

Il paya puis sortit aussitôt.

– Maintenant, nous allons l’avoir, dit Brien.

Il s’approcha du waiter.

Ce dernier se retourna.

– Messieurs ?

Brien tendit la main.

– Vous avez quelque chose pour moi ?

– Quelque chose ?

Le waiter paraissait vraiment surpris.

– Mais oui, un message.

– Un message... je ne comprends pas.

Brien dut mettre les points sur les i.

– Vous connaissez la demoiselle qui vient de sortir ?

– Vous voulez parler de mademoiselle Margot ?

– Oui, c’est bien elle.

– Alors ?

– Elle vous a remis un message ?

– Oui.

– Pour moi ?

Le waiter parut surpris :

– Mais, elle ne m’a pas parlé de vous !

– Ah, et à qui allait ce message ?

– À Bob Cardin.

Brien sursauta :

– À Cardin ?

– Oui.

– Mais voyons, c’est ridicule. Ce message était pour moi.

– Ce n’est pas ce que Margot m’a dit. Elle a dit : « Aussitôt que je serai sortie, remettez ce message à Bob Cardin. Je lui parlerais bien mais ces deux messieurs-là me gênent. »

– Ça, par exemple !

Le waiter leva les épaules :

– Je regrette, messieurs.

Brien paya les consommations.

Puis, suivi de Belœil, il se dirigea vers la porte.

Ils sortirent :

– Que faisons-nous ? demanda le gros Théo.

Brien soupira :

– Il n’y a rien à faire.

– Tu reviens chez moi ?

– C’est ce qu’il y a de mieux.

Ils prirent place dans la voiture du chef de l’escouade provinciale des homicides.

Brien était pensif.

– Très curieux ! murmura-t-il.

– Quoi ?

– Cette femme ne m’a certainement pas appelé pour rien.

– Bah !

– Et puis, rajouta-t-il, quelque chose me dit que ce message m’était destiné.

Brien a-t-il raison ?

Margot lui voulait-elle quelque chose ?

Le détective a-t-il perdu son temps ?

### III

Quelques minutes plus tard, Belœil entra de nouveau la voiture dans son garage.

Les deux hommes entrèrent dans la maison.

Ils retournèrent s'asseoir au salon.

– Pour moi, Albert, tu t'es fais jouer un vilain tour.

Et Belœil se mit à rire.

Mais Brien ne riait pas.

Cette affaire avait complètement changé son humeur.

Sans dire un mot, Belœil se leva.

Il alla dans un coin de la pièce.

Il ouvrit un petit buffet.

Quelques secondes plus tard, il revenait avec une bouteille de vin et deux verres.

– Je vais te remettre de bonne humeur.

Brien sourit :

– Mais je ne suis pas de mauvaise humeur.

– Ah, voilà qui est mieux. Tu as souri.

– Cette affaire me tracasse, c’est tout.

Belœil emplit les verres.

– À ta santé.

– À la tienne.

Ils burent.

Comme ils déposaient leurs verres, la sonnerie du téléphone résonnait.

Brien sembla nerveux.

Calmement, Belœil décrocha l’appareil.

– Allo ?

– Monsieur Belœil ?

– C’est moi.

Brien soupira.

Le téléphone était pour Belœil.

– Ici sergent Gagné.

– Qu’est-ce qu’il y a sergent ?

– Voici, un de nos hommes vient d’appeler. Il dit que quelqu’un a été poussé hors d’une voiture sur la rue Léo, tout près de la rue Durand...

– Eh bien, appelez l’ambulance.

– C’est ce qu’il a fait. Mais j’aimais mieux vous avertir.

– Je n’ai pas à m’occuper de cette affaire. Vous savez très bien que ce qui se passe ici regarde le Municipal.

– Bien, très bien, monsieur Belœil.

– Et ne me dérangez plus inutilement.

– Bien, très bien, monsieur Belœil.

Le gros Théo raccrocha.

Brien se mit à rire :

– C’est toi maintenant qui est de mauvaise humeur.

Belœil murmura quelque chose que Brien ne comprit pas.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– On m’informe que quelqu’un a eu un accident. Une tentative d’assassinat probablement.

– Et ça ne t’intéresse pas ?

– Ça regarde la Police Municipale. Car ça s’est passé à Montréal. Une personne a été poussée hors d’une automobile en marche rue Léo, près de la rue Durand.

Brien bondit :

– Rue Durand ?

– Mais oui.

– Mais c’est la rue du cabaret « Le Pingouin ».

– Hein ?

– Mais oui. Vite Théo, sors ta voiture.

– Tu crois que...

– Je ne crois pas, j’en suis presque certain. Quelque chose d’anormal se passe dans ce bout-là et nous devons tirer ça au clair.

Belœil se leva péniblement.

– Bon, bon.



Il prit les clefs de son garage.

– Viens !

Les deux hommes sortirent.

De nouveau, Belœil reprit sa voiture.

– Fais vite, lui dit Brien.

– Bien.

Comme la voiture sortait du garage, Brien entendit un bruit de bicyclette à gazoline.

Puis il vit apparaître une police provinciale.

Il se mit dans le milieu de la rue et fit des signes désespérés.

La motocyclette s'arrêta à deux pas de Brien.

– Eh bien quoi ? cria l'agent.

– Détective Albert Brien. Et voici Théo Belœil.

L'agent jeta un coup d'œil dans la voiture.

Reconnaissant Belœil, il salua.

– Vite, dit Brien, ouvrez-nous la route.

– Où allez-vous ?

– Rue Léo, près de la rue Durand.

– Bien.

L'agent enfourcha sa motocyclette.

Brien sauta dans la voiture.

La motocyclette partit à pleine vitesse, faisant meugler sa sirène.

L'automobile de Belœil suivait.

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient rue Léo.

Il y avait un attroupement.

On pouvait voir une ambulance.

Brien et Belœil descendirent vivement.

Les policiers municipaux étaient déjà rendus.

Brien se fraya un chemin parmi la foule.

Belœil suivait.

Un sergent le reconnut :

– Bonsoir monsieur Brien.

– Bonsoir.

Il regarda autour de lui.

– Où est la personne qui a été blessée ?

– Dans la pharmacie... elle est morte.

Sans attendre plus longtemps, Brien et Belœil se dirigèrent vers la pharmacie.

Un policier était à la porte.

Mais nos deux hommes n'éprouvèrent aucune difficulté à se faire admettre à l'intérieur.

Aussitôt, Brien s'approcha du cadavre.

Il regarda un policier.

– Pourrais-je voir la figure ?

– Mais...

Le policier ne connaissait pas Brien.

Belœil montra ses papiers d'identification.

Le policier enleva la toile qui recouvrait le corps.

Aussitôt Brien et Belœil eurent un haut le corps.

Il n'y avait pas à s'y tromper.

Le cadavre était celui de Margot Dillon, la femme de Marock.

Un autre policier s’avança :

– Vous la connaissez, monsieur Brien ?

Brien ne répondit pas.

Il se dirigea vers la porte.

Comme un mouton, Belœil le suivit.

Rendu dehors, Belœil lui demanda :

– Eh bien ?

– C’est bien elle, il n’y a pas d’erreur.

– Je l’ai reconnue, dit Théo.

– Théo, il faut que j’enquête dans cette affaire. C’est mon devoir. La jeune femme m’avait demandé du secours.

– J’aimerais t’aider mais...

– Mais quoi ?...

– On dira que je ne me mêle pas de mes affaires. Tu comprends, le Municipal et le Provincial.

– Oh, je sais.

– Si tu as besoin d’aide, appelle-moi toujours, je verrai ce que je pourrai faire.

– Entendu.

Les deux hommes se dirigèrent vers la voiture.

– Où vas-tu ? demanda Belœil.

– Je ne sais pas encore.

– Je pourrais te conduire.

– Non, je te remercie.

Belœil monta dans sa voiture.

– Alors bonsoir.

– Bonsoir.

– Et ne te gêne pas, si je puis faire quelque chose...

– Très bien, merci.

Belœil mit le moteur de sa voiture en marche.

Il fit un salut de la main.

La voiture s'éloigna.

Brien veut donc enquêter.

Qu'est-il arrivé ?

Pourquoi a-t-on tué la jeune femme ?

Que fera le détective national des Canadiens  
français ?

## IV

Aussitôt que Belœil se fut éloigné, Brien revint vers la pharmacie.

C'est alors qu'il aperçut le lieutenant Fortin de la Police Municipale.

– Bonsoir lieutenant.

– Bonsoir monsieur Brien.

Le lieutenant reprit :

– On m'a dit que vous sembliez connaître la victime.

– Oui.

– Qui est-ce ?

– Une demoiselle Margot Dillon.

– A-t-elle des parents ?

– Oh ça, je ne pourrais pas dire, je l'ignore complètement.

Le lieutenant sembla s'apercevoir que Brien lui cachait quelque chose.

– Pour qui travaillez-vous, Brien ?

Le détective le regarda, surpris :

– Moi, mais pour personne.

– Ah !

Il y eut un silence.

Puis Brien demanda :

– Dites-moi lieutenant...

– Quoi ?

– Comment l'accident s'est-il produit ?

– Une voiture venait assez vite. Le pharmacien a vu la voiture ralentir. La portière s'est ouverte et la femme fut projetée sur la chaussée.

– Elle est morte sur le coup ?

– Non, un policier provincial passait par là. Aidé du pharmacien, ils transportèrent la victime dans la pharmacie.

– Elle n'a pas parlé ?...

– Elle n'a pas repris connaissance. Elle était



morte lorsque l'ambulance est arrivée.

– Merci de vos renseignements, lieutenant.

Brien vint pour s'éloigner.

Mais le lieutenant le rappela :

– Brien !

– Quoi ?

– Vous avez l'air d'en savoir assez long sur cette affaire.

– Moi ?

– Oui.

– Mais je ne sais rien du tout.

– Pourtant... vous feriez mieux de parler...

– Je regrette, lieutenant, mais je n'ai absolument rien à vous apprendre.

Et cette fois, Brien s'éloigna pour de bon.

Le lieutenant se gratta la tête.

– Diable !

Il savait bien que Brien lui cachait quelque chose.

Mais quoi ?

Pendant que le lieutenant se tracassait les méninges, Brien ne perdait pas son temps.

Il s'arrêta quelques secondes.

Il réfléchit tout d'abord à ce qu'il devait faire.

Puis, il prit une décision.

Il leva la main et cria :

– Taxi ?

Une voiture vint s'arrêter sur le bord de la chaussée.

Brien y monta.

– Le club « Le Pingouin », s'il-vous-plaît.

– Bien monsieur.

La voiture partit.

À peine cinq minutes plus tard, elle s'arrêtait au cabaret.

Brien demanda au chauffeur.

– Combien ?

– Quarante.

Brien sortit cinquante sous.

– Gardez le change.

Il entra par la petite porte donnant sur le bar.

Dans la grande salle, la représentation de vaudeville était commencée.

Il n’y avait personne au bar.

Seul le commis était à essuyer des verres.

Brien vint s’asseoir au bar.

Le commis se retourna.

– Vous n’allez pas voir le spectacle.

– Non.

– Ah, puis-je vous servir quelque chose ?

– Non.

– Alors ?

– Ce n’est pas le spectacle, mais vous que je veux voir !

Le commis se mit à être craintif.

– Moi ?...

– Mais... pourquoi ?

– Je veux vous parler.

Brien mit la main dans sa poche.

– Détective !

Il montra sa carte.

Le commis eut un soupir de soulagement.

Il crut un certain moment avoir eu affaire à un gangster.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Vous me reconnaissez ?

Le commis haussa les épaules.

– Ma foi !

– Vous ne vous rappelez pas, au début de la soirée, je suis venu m’installer ici avec un gros monsieur.

– Oui, oui, je me souviens maintenant.

Le commis était redevenu pâle.

Brien reprit :

– Vous vous rappelez, Margot Dillon était là.

– Oui.

- Et Bob Cardin.
  - Oui, oui.
  - Vous vous souvenez aussi que Margot a écrit un billet.
  - Pour Bob, dit vivement le commis.
  - Pardon, pour moi.
  - Mais non, je vous jure.
  - Ne jurez rien. Ce billet était pour moi. Vous le savez fort bien.
  - Mais je...
  - Vous l’avez remis à Bob parce qu’un autre vous a dit de lui remettre.
- Les mains du commis tremblaient.
- Savez-vous que vous avez fait une grave erreur ?
  - Moi ?
  - Oui.
  - Comment ça ?
  - Savez-vous que vous allez peut-être être accusé de complicité de meurtre ?

Le commis échappa le verre qu'il tenait à la main.

– Un meurtre !

– Oui, un meurtre. Si vous m'aviez remis le message, ce meurtre n'aurait pas eu lieu.

– Mais je ne savais pas...

– Eh bien, en attendant, essayez d'avoir la mémoire plus longue. Qui vous a commandé de remettre le message à Bob Cardin ?

Le commis ne répondit pas.

– Vous avez encore une chance de vous en tirer, dit Brien. C'est de parler.

Le commis le regarda en face.

Soudain, il s'écria :

– Je ne sais rien, je ne sais rien... je ne sais rien...

Il s'éloigna vivement et disparut derrière la porte de la cuisine.

Brien haussa les épaules.

– Il sera toujours temps de te rejoindre !

Il étendit la main par dessus le comptoir.

Il prit le menu.

Il le regarda longtemps, puis il le glissa dans sa poche.

Il sortit.

Dehors plusieurs taxis attendaient à la porte.

Brien fit signe à l'un d'eux.

– Taxi ?

La voiture s'avança.

Brien entra à l'arrière.

– Monsieur ?

– 0412 rue Sicard.

– Rue Sicard ?

– Oui.

– Très bien.

La voiture s'éloigna.

Où va donc Brien ?

A-t-il découvert quelque chose ?

Et le commis, a-t-il quelque chose à faire dans

ce mystère ?

Il doit s'être sauvé.

Brien réussira-t-il à le rattraper ?

Pourra-t-il le faire parler ?



## V

La voiture s'arrêta.

On était rendu au numéro 0412 rue Sicard.

Brien régla le chauffeur.

Puis il se dirigea vers la demeure.

Il sonna.

Il y eut des bruits de pas.

Une femme vint ouvrir :

– Monsieur ?

Pierre est-il ici ?

– Non, il est sorti pour quelques minutes.

– Quand l'attendez-vous ?

– Dans cinq minutes tout au plus.

Brien regarda sa montre.

– Je puis l'attendre, murmura Brien.

Puis s'adressant à la femme :

– Permettez-moi de me présenter. Je suis Albert Brien.

– Oh, Pierre m’a souvent parlé de vous.

Elle regarda le détective en souriant.

Puis elle ouvrit la porte toute grande.

– Entrez, monsieur Brien.

– Merci madame. Je puis l’attendre ?

– Mais certainement.

Elle lui fit signe.

– Suivez-moi.

Elle le fit passer au salon.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Brien s’assit.

Il sortit un paquet de cigarettes.

– Une cigarette, madame ?

– Volontiers.

Ils s’allumèrent.

Puis madame Paris demanda :

– Vous vouliez voir Pierre pour quelque chose de spécial ?

– Oui, un petit travail délicat.

– Ah !... je suppose que c'est encore une histoire de meurtre ?

Brien sourit :

– Peut-être.

– Vous savez, reprit la femme, que je suis toujours vos aventures ?

– Vrai ?

– Et je les trouve palpitantes.

Ils causèrent pendant quelques minutes de choses et d'autres.

Soudain Brien regarda sa montre.

Madame Pierre Paris soupira :

– Je ne sais pas ce qu'il fait, il m'a dit qu'il serait cinq minutes absent.

– Il a peut-être rencontré des amis.

– Ça se peut.

Brien se leva.

- Je ne puis attendre plus longtemps.
  - Je regrette.
  - Mais je vais vous dire ce que je veux faire faire à Pierre.
  - Oh, très bien, je lui ferai le message.
- Brien sortit le menu de sa poche.
- La jeune femme regardait curieusement.
- Qu'est-ce que c'est que ça ? Un menu ?
  - Oui.
- Brien s'approcha d'elle.
- Sur ce menu, on a écrit quelque chose.
  - Ah !
  - C'est-à-dire on s'est servi de ce menu comme appui.
  - Je comprends.
  - Comme chimiste, Pierre peut découvrir ce qui a été écrit sur la feuille ?
  - Probablement.
  - On voit même de faibles lignes.

Elle regarda longuement.

– C’est vrai. La personne qui a écrit pesait fort sur son crayon.

– Vous avez raison, madame. Eh bien, ce message est d’une importance capitale.

– Ah !

– Il faut que Pierre le défriche le plus tôt possible.

– Je le lui dirai.

Brien se dirigea vers la porte.

– Vous repasserez ?

– Oui, dans environ une demi-heure.

– N’ayez crainte, le travail sera fait.

– Je l’espère.

Madame Paris alla reconduire le détective.

– Bonsoir madame.

– Bonsoir monsieur Brien.

– Excusez-moi de vous avoir dérangé.

– Mais de rien, voyons. Ça m’a fait plaisir de faire votre connaissance.

- Moi de même.
- À tout à l’heure.
- Très bien.

Brien sortit.

Il se dirigea aussitôt vers une pharmacie.

Il entra.

Il alla vers la cabine téléphonique.

Il fouilla dans le livre.

Le détective cherchait une adresse.

Lorsqu’il l’eut trouvée, il sortit de la pharmacie.

Il marcha vivement pendant quelques minutes puis s’arrêta devant une grosse maison appartements.

Il ouvrit la porte et sonna à la chambre numéro 5.

La porte s’ouvrit.

Un nègre en tenue de domestique apparut :

- Monsieur ?
- Le boss est là ?

Le nègre regarda curieusement Brien.

Sans plus attendre, Brien le repoussa.

– Je vais voir moi-même.

Il entra.

Il poussa une autre porte.

C'était une salle à manger.

Un homme en robe de chambre se tenait debout au centre de la pièce.

Il tournait le dos à la porte.

Il était grand, et bâti en athlète.

Brien le reconnaissait même de dos.

– Qu'est-ce que c'est Louis ? demanda-t-il sans se retourner.

Brien dit d'une voix profonde.

– Bonsoir Jack Marock.

Vivement, l'homme se retourna.

Il examina son visiteur.

Puis il dit d'une voix lente :

– Albert Brien !

– Mais oui, c’est bien moi, tu me reconnais.

– Oui, oui, je te reconnais.

Marock pouvait avoir quarante-cinq ans.

Il était très maître de lui.

De ses yeux profonds, il regardait le détective.

– Qui t’a laissé entrer ?

– Mais je suis entré seul.

– Que me veux-tu ?

– Oh, pas grand-chose...

Marock commençait à s’énerver légèrement.

Les petites réponses de Brien lui tombaient sur les nerfs.

– Alors pourquoi es-tu venu ?

– Oh, seulement pour te faire un message.

– Un message ?

– Oui.

– Quel message ?

– Je voulais te dire que tu serais mieux de descendre en ville.



- En ville ?
- Oui, soit au « Pingouin » pour faire enquête, ou encore à la Police pour te renseigner.
- Que veux-tu dire ?
- Un meurtre te pend au bout du nez, Marock.  
Les yeux de Jack révélèrent de la surprise.
- Un meurtre ?
- Oui.
- Écoute, Brien, c'est encore un de tes trucs pour faire avouer des choses...
- Du tout.
- Alors qui a été tué ?
- TA FEMME !  
Marock pâlit.
- Margot !
- Oui.
- C'est, ridicule !
- Tu ne me crois pas ?
- Non !

– Très bien ! J’ai laissé Margot au « Pingouin », il y a quelques heures à peine !

– Et moi, j’ai vu le cadavre de Margot, il y a une heure à peine !

Marock se mit à rire.

Puis il s’avança vers la porte.

– Brien, tu es venu ici pour me faire peur et tu as perdu ton temps.

– Je suis venu en ami... te prévenir...

– Oui, oui, on connaît ça...

– Et si tu veux en savoir plus long, demande à Bob Cardin.

– Bob Cardin ?

– Oui. Bonsoir.

Brien sortit de la salle à manger.

Il se dirigea vers la sortie.

Le nègre vint lui ouvrir la porte.

Aussitôt rendu sur la rue, Brien retourna vers la maison du chimiste.

– Pierre a probablement eu le temps de

déchiffrer la note de Margot.

Qu'apprendrait le détective ?

## VI

Brien sonna de nouveau à 0412 rue Sicard.

Madame Paris vint ouvrir.

– C’est encore moi, madame.

– Entrez monsieur Brien.

Elle le fit passer au salon.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Puis il demanda :

– Pierre est là ?

– Oui, il est dans son laboratoire.

– Avec le menu ?

– Justement.

Elle se dirigea vers la porte.

– Je vais aller le prévenir.

– Mais ce n’est pas nécessaire.

Mais elle était déjà disparue.

Elle revint au bout de quelques secondes.

– Eh bien ?

– Il dit qu’il achève. Ce ne sera pas long.

En effet, le chimiste parut à son tour.

– Bonsoir Albert.

– Bonsoir Pierre.

– Ça va ?

– Pas mal ; et toi ?

– Très bien. Et le menu, tu as pu découvrir quelque chose ?

– Une partie du message du moins.

– Vite, donne.

Le chimiste lui tendit le menu.

Brien lut :

– Entrepôt cinq au port... drogue prise sur bateau... mon mari organise... il faut empêcher... faites quelque chose...

Mais Brien en avait assez pour comprendre.

C'était clair.

Dans l'entrepôt numéro cinq du port, il devait y avoir de la drogue qu'on avait saisie sur des bateaux de contrebandiers.

Marock devait organiser une expédition pour s'approprier cette drogue.

Sa femme voulait l'en empêcher.

Il était certain que Marock ne faisait travailler que ses hommes.

Brien regarda de nouveau le menu.

– Tu comprends quelque chose ? demanda Pierre.

Le détective leva la tête.

– Si.

Tout à coup, il eut une idée.

– Tu as le téléphone ?

– Certainement.

– Je puis m'en servir ?

– Mais oui, viens par ici.

Il l'emmena dans son bureau.

Brien s'approcha du téléphone.

Il signala un numéro.

– Allo ? répondit une voix de femme.

– Monsieur Belœil, s'il-vous-plaît ?

– Un instant.

Au bout de quelques secondes, la voix du gros Théo se fit entendre.

– Allo ?

– Théo ?

– Oui.

– Ici Brien.

– Ah, et puis ?

– J'ai appris quelque chose.

– Ah !

– J'ai besoin de toi et de tes hommes.

– Pourquoi ?

– Je n'ai pas le temps de t'expliquer.

– Mais je...

– Dans le moment, une bande de voleurs est à

dévaliser l'entrepôt numéro 5 du port.

L'entrepôt numéro 5, nota Belœil.

– Il faut mettre la main sur ces bandits. Ensuite le meurtre de Margot Dillon s'éclaircira en quelques minutes.

– Très bien. Je donne des ordres immédiatement.

Belœil raccrocha.

Brien se dirigea vivement vers la sortie.

Il s'adressa au jeune couple :

– Excusez-moi de partir si tôt. mais c'est très important.

– Va, va, dit Pierre.

– Je reviendrai te donner des nouvelles.

– C'est ça.

– Bonsoir et merci.

– Bonsoir.

Brien sortit.

Il se dirigea vivement vers le coin de la rue.

Durant quelques secondes, il guetta pour un



taxi.

Enfin il en aperçut un.

Il cria :

– Taxi !

La voiture vint s'arrêter près du trottoir.

Brien sauta à l'intérieur.

Vivement, il sortit sa carte de policier.

– Le plus vite possible, au port, Police !

– Bien !

L'auto partit en trombe.

Le chauffeur ne se fit pas prier pour faire de la vitesse.

Il passa même sous deux lumières rouges.

Brien ne disait rien.

Le plus vite il serait rendu au port, le mieux ce serait.

– Vous m'arrêterez à quelques secondes de marche du port.

– Bien.

Enfin la voiture arriva à destination.

Brien descendit.

Il donna un généreux pourboire au chauffeur.

– Merci.

La voiture repartit.

Brien regarda autour de lui.

Nulle part, il ne voyait de voiture de la police.

– Ils ne sont pas arrivés.

Brien s’avança vers les entrepôts.

Soudain il aperçut un camion dissimulé dans l’ombre.

Il compta :

– C’est bien l’entrepôt numéro 5.

Brien s’avança en se cachant le plus possible.

Il approchait du camion.

Il put voir deux hommes sortir de l’entrepôt portant une grosse caisse.

Ils déposèrent la caisse dans le camion.

Puis ils retournèrent dans l’entrepôt.

Brien les vit s'engager dans l'escalier menant au second étage.

N'écoutant que son courage, le détective bondit.

– Il n'y a pas de temps à perdre, se dit-il.

Il entra dans l'entrepôt.

Revolver au poing, il monta l'escalier à pas de loup.

On apercevait une légère lueur au haut de l'escalier.

Six hommes étaient au travail.

Ils approchaient les caisses de l'escalier.

Deux d'entre eux avaient ordre de les charger dans le camion.

Soudain une voix résonna :

– Le premier qui bouge est mort !

Ils se retournèrent brusquement.

Ils aperçurent Brien au haut de l'escalier.

Revolver au poing, il les enlignait.

Mais l'un d'eux prit une chance.

Il voulut sortir son arme.

Brien ne perdit pas une seconde et tira.

Le bandit avait tiré lui aussi, mais trop tard.

La balle de Brien se logea dans le bras de l'homme.

Mais Brien joua de malchance.

La balle tirée par le mécréant dévia et s'abattit sur la lumière.

La pièce fut plongée dans l'obscurité.

Brien jura.

Mais il ne perdit pas son sang-froid.

Il se jeta immédiatement à plat ventre.

Il était temps.

Un bruit de fusillade crépita.

– Ouf, je l'ai échappé belle.

Brien rampa vers le lieu où se trouvaient les bandits.

Ceux-ci le croyaient toujours près de l'escalier.

Soudain, le détective saisit les jambes de l'un

des hommes.

Il tomba sur les autres.

Alors la bataille commença.

Brien frappait au hasard.

Il entendait des cris, des jurons.

Les bandits devaient se battre entre eux.

Brien s'aperçut que deux ou trois se dirigeaient lentement vers l'escalier.

Il ne pouvait pas les rejoindre.

Les bandits allaient-ils se sauver ?

Mais soudain, il y eut un crépitement de balles venant d'en bas.

Vif comme l'éclair, Brien rampa vers un coin de la pièce.

– C'est sûrement Belœil.

En effet, le détective ne se trompait pas.

C'était Belœil, accompagné de ses hommes et de quelques gardiens d'entrepôts.

Les bandits ne purent résister longtemps.

Ils durent se rendre à la merci des policiers.

Au nombre des prisonniers, Brien remarqua Bob Cardin. Il jeta un coup d'œil à Belœil.

– Il va falloir le faire parler.

Les bandits furent mis dans le fourgon de la police.

Dans une pièce, au premier étage, on trouva le cadavre du gardien de l'entrepôt.

Il était mort d'une balle dans la tête.

– Vous préviendrez la morgue, dit Belœil.

Brien monta dans la voiture du gros Théo.

– Tu es dans un bel état ! fit Belœil en le regardant.

En effet, Brien avait une éraflure sur la joue, sa lèvre était enflée et un de ses yeux lui faisait mal.

La voiture se mit en route.

– Il faut faire parler Cardin !

– Tu crois qu'il sait quelque chose ?

– Non seulement il sait quelque chose, mais c'est lui qui a tué Margot.

– Tu penses ?

– C’est presque sûr. Mais il devait obéir aux ordres de Marock. C’est ce qu’il faut lui faire dire.

Belœil sourit finement.

– Ne crains pas, il parlera.

Ils arrivèrent au bureau de la Police Provinciale.

Belœil se dirigea vers son bureau.

Il appela le gardien.

– Nous venons d’emmener six prisonniers.

– Oui.

– L’un d’eux s’appelle Bob Cardin.

– Bon.

– Ordonnez qu’on me l’emmène.

Le constable sortit.

Quelques secondes plus tard, deux policiers entraient.

Ils encadraient Bob Cardin.

– Voici votre homme, chef.

– Très bien. Vous pouvez rester.

Les deux hommes se placèrent de chaque côté du prisonnier.

Belœil regarda Brien.

– Veux-tu questionner ?

– Non, non, vas-y !

Le gros Théo se leva.

Il se promena durant quelques minutes de long en large.

Puis il s’arrêta brusquement devant Cardin.

– Cardin, tu sais que tu es mal pris.

Le bandit ne répondit pas.

– Tu sais que la corde t’attend !

– La corde ?

– Mais oui, pour le meurtre de la femme de Marook.

Cardin pâlit légèrement.

Mais il reprit son sang-froid aussi vite.

– Pour accuser quelqu’un, il faut des preuves !



Belœil regarda Brien et se mit à rire :

– L’entendez-vous ? Des preuves... il faut des preuves...

Belœil essayait de jouer au plus fin.

Il savait fort bien qu’il n’avait aucune preuve.

– Écoute Cardin, tu as une chance de t’en tirer.

L’autre ne semblait pas porter attention aux paroles de Belœil.

– Je sais que tu as tué Margot mais tu étais obligé de le faire. C’est Marock qui t’a donné l’ordre, n’est-ce pas ?

– Tiens, tiens, on veut me faire parler ?

Belœil reprit impatienté :

– Tu ne vois donc pas qu’on veut te venir en aide.

– Le bel aide ! ricana Cardin.

– Si tu parles, c’est Marock qui sera pendu, sinon, tu es fini. Tu finiras tes jours sur la potence.

– Vous perdez votre temps !

Belœil regarda les deux policiers.

– Que diriez-vous si on le faisait parler.

Les deux hommes sourirent.

Mais Brien s’approcha de Belœil.

– Ça ne sert à rien, Théo, renvoie-le dans sa cellule.

– Mais nous pourrions...

– Non, non.

Belœil se rendit au désir de Brien.

– Ramenez-le.

Les policiers sortirent avec leur prisonnier.

Brien n’avait jamais été en faveur des manières brutales, trop souvent employées pour faire parler les prisonniers.

Belœil était devenu maussade.

– Cardin a raison, reprit Brien.

– Quoi ?

– Nous n’avons aucune preuve. Il s’agit d’en trouver.

– Mais comment ?

- Viens avec moi.
  - Où ?
  - Chez Cardin !
  - Bon, pourquoi ?
  - Cardin doit avoir une voiture...
  - Et puis ?
  - Tu te souviens que Margot a été poussée hors d'une voiture. Ce doit être celle de Cardin. Le pharmacien a vu la voiture. Peut-être pourra-t-il la reconnaître ?
  - Nous pouvons prendre une chance.
- Ils sortirent.
- Ils montèrent dans la voiture et se dirigèrent vers la maison qu'habitait Bob Cardin.
- Ils sonnèrent à la porte.
- Une femme vint répondre.
- Belœil montra ses papiers.
- Police !
- La femme pâlit :
- Bob n'est pas ici.

– Je sais, je viens simplement chercher son automobile.

– Elle est au garage.

– Donnez-moi les clefs.

La femme entra à l'intérieur.

Elle revint avec deux clefs.

– Voici la clef du garage et la clef de la voiture. Ne les perdez pas. Ce sont les seules clefs qui me restent. Bob a les autres.

Mais Belœil et Brien n'écoutaient plus le boniment de la petite amie de Cardin.

Ils s'étaient dirigés vers le petit bâtiment situé à quelques pas de la maison.

Ils ouvrirent la porte sans difficulté aucune.

– Je vais conduire, dit Brien ; reprends ta voiture.

Et pendant que Belœil retournait à son automobile, Brien s'installait au volant.

Il sortit du garage puis fit signe à Belœil de le suivre.

Les deux voitures s'engagèrent enfin sur la rue Léo.

Ils s'arrêtèrent à l'endroit où Margot avait été poussée hors de la voiture.

Brien sortit le premier.

Il se dirigea vivement vers la pharmacie qui était ouverte jour et nuit.

Il entra, suivi de Belœil.

Il appela le commis.

– Monsieur ?

– Oui ?

– Police !

Belœil montra ses papiers.

Brien expliqua :

– C'est à propos de la mort de la jeune fille.

– Encore ?

– Voulez-vous venir ici un moment ?

Le pharmacien suivit Brien sur le trottoir.

– Reconnaissez-vous cette voiture ?

Le pharmacien jeta un coup d'œil.

– Mais oui... c'est elle, c'est la voiture...

– Vous êtes certain ?

– Oui.

– Mais comment se fait-il que vous soyez si certain ?

– La valise arrière est légèrement endommagée. J'avais remarqué ce détail mais n'avais pu prendre le numéro de licence de la voiture.

– Vous aviez rapporté ces faits à la police ?

– Oui.

Les trois hommes revinrent à l'intérieur.

Belœil prépara un papier.

– Vous allez signer ça, fit-il.

Le pharmacien lut le papier.

C'était simplement écrit qu'il reconnaissait la voiture portant le numéro de licence 0013 comme étant celle qui avait transporté le meurtrier de la jeune fille.

Ils firent signer le papier par un autre témoin.

Puis les deux policiers repartirent.

– Nous retournons au poste ? dit Belœil.

– Non.

– Pourquoi ?

– Nous allons au cabaret « Pingouin ».

– Qui veux-tu voir ?

– L’homme qui se tient à la porte. Il doit avoir vu Cardin sortir du « Pingouin ».

– Tu crois ?

– C’est possible.

Les deux hommes montèrent dans leur voiture.

Ils prirent la rue Durand et se dirigèrent vers le fameux cabaret.

Apprendront-ils quelque chose ?

Le fameux Jack Marock tombera-t-il enfin aux mains de la police ?

Brien pourra-t-il prouver quelque chose contre lui ?

## VII

L'homme en costume se trouvait toujours à la porte du « Pingouin ».

Les deux voitures vinrent s'arrêter à quelques pieds de lui.

Brien et Belœil descendirent.

Belœil s'approcha de l'homme.

– Police !

L'homme le regarda surpris.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous allez être obligé de nous suivre.

– Vous suivre ?

– Oui, nous sommes obligés de vous interroger. Oh, n'ayez crainte, vous n'avez rien fait.

– Mais je ne peux quitter mon emploi...



– Vous le devez, c’est très important.

Belœil se dirigea vers la porte.

– Je vais dire un mot au gérant.

Il revint quelques minutes plus tard.

– Très bien, suivez-nous.

– Mais...

– N’ayez pas peur, le gérant est au courant.

Vous ne perdrez pas votre position.

Belœil fit monter l’homme dans sa voiture.

Brien conduisait toujours celle de Cardin.

Ils se retrouvèrent bientôt dans le bureau de Belœil.

Ils firent asseoir le portier du « Pingouin ».

Belœil commença l’interrogatoire.

– Votre nom ?

– Jacques Racicot.

– Depuis quand travaillez-vous au  
« Pingouin » ?

– Depuis deux jours seulement.

Brien se frotta les mains.

Deux jours.

Cela allait faciliter les affaires.

– Vous ne connaissez pas les clients réguliers ?

– Non, vous comprenez, deux jours !

– Connaissez-vous Jack Marock ?

– Non.

– Et Bob Cardin ?

– Non plus.

Il y eut un silence.

Puis cette fois, ce fut Brien qui demanda :

– Vous avez vu la voiture que je conduisais ?

– Avez-vous déjà vu cette voiture avant ce soir ?

– Vous voulez dire plus tôt ?

– Oui.

Le portier hésita :

– Peut-être.

Brien reprit :

– Je vais vous rafraîchir la mémoire. Cette voiture aurait quitté le club aux alentours de neuf heures. Il devait y avoir une jeune femme et peut-être un ou plusieurs hommes à l'intérieur.

Le portier réfléchit :

– Je crois me rappeler...

Brien continua :

– La jeune femme serait blonde, assez grande et très jolie... c'est une ancienne danseuse...

– Oui, oui, une femme blonde... Elle portait une mante de fourrure ?

– Oui, c'est ça.

– Il y avait deux hommes avec elle. Ils discutaient vigoureusement.

Le portier se rappelait tout maintenant.

Il continua :

– L'un d'entre eux s'écria : « Monte ! » Ils la forcèrent presque à prendre place dans la voiture. J'avais trouvé cela curieux, mais vous savez, il se passe tellement de choses.

Belœil se leva.

Il s'approcha de Brien.

– C'est le temps de les confronter.

– Oui.

Il sortit.

Pendant ce temps, Brien expliqua.

– Nous allons aller vous chercher un homme. Vous me direz si c'était l'un de ceux qui ont forcé la jeune fille à monter dans la voiture.

– Bien.

Belœil réapparut :

– On est allé le chercher.

En effet, quelques minutes plus tard, deux policiers entraient en compagnie de Bob Cardin.

En apercevant l'homme du Pingouin, Cardin pâlit légèrement.

Brien se tourna vers Racicot :

– Qu'en dites-vous ?

– C'est un des deux hommes.

– Vous êtes sûr ?

– Oui, oui, je suis persuadé.

Et il ajouta :

– C’est lui qui conduisait.

– Très bien, merci.

Belœil fit un signe à l’un des policiers.

– Reconduisez monsieur.

Racicot sortit à la suite du policier.

Belœil se mit à rire.

– Voyons Cardin, vous êtes bien pâle ?

– Il va perdre connaissance, dit Brien.

Cardin ne répondit pas.

– Vous demandiez des preuves, nous avons mieux que ça, fit Belœil, nous avons un témoin.

Cardin dit vivement :

– Ce n’est pas une preuve. Il ne m’a pas vu tuer.

– Peut-être, mais un autre vous a vu.

– Ah !

Belœil sortit un papier de sa poche.

– Regardez ceci.

Cardin lut.

– Je, soussigné, reconnais que la voiture portant la plaque 0013 est bien celle qui transportait la jeune fille qui a été tuée devant ma porte.

Cardin devint pâle.

Brusquement, il prit le papier et le déchira.

Belœil se mit à rire :

– Nous prenez-vous pour des imbéciles, Cardin. Ce papier n'est qu'une copie. Monsieur Brien a gardé l'original.

Cardin était ivre de rage.

Brien se leva :

– Nous n'avons plus rien à faire ici. Votre cas est bon, Cardin. Comme nous vous l'avons dit tout à l'heure, vous finirez vos jours au bout d'une corde.

Il se tourna vers Belœil.

Lui faisant un clin d'œil, il lui dit :

– Vous venez, Théo ?

Belœil se leva.

– Reconduisez le prisonnier à sa cellule. Il attendra son procès pour le meurtre de madame Jack Marock.

Et le chef de l'escouade provinciale des homicides vint pour sortir à la suite du détective national des Canadiens français.

Mais Cardin se mit à crier :

– Attendez !

Belœil se retourna indifférent.

– Attendre quoi ?

– Ce n'est pas moi... ce n'est pas de ma faute...

– Vous vous expliquerez avec le juge.

– Non, non, je vais tout vous dire.

Brien regarda Belœil.

– Revenons, fit Brien en souriant.

Ils s'assirent tous les deux.

Bob Cardin se mit à parler.

– C'est Marock qui est le grand coupable.

– Je le savais, se dit Brien.

– Je ne voulais pas tuer, mais Margot a essayé de trahir son mari. Jack avait acheté quelques waiters du « Pingouin ». Margot a justement remis la note qui vous concernait à l'un de ces waiters. Ce dernier en a averti immédiatement Maroc< k.

Marock lui a dit :

– Mais Cardin ne suivait pas ma femme.

– Si, il est au bar.

Alors, Marock a pris la feuille et a écrit quelques lignes : mes instructions.

– Qui consistaient en quoi ? demanda Brien.

– Faire monter Margot dans ma voiture et la tuer.

– Vous l'avez fait.

– Je n'ai pas voulu le faire.

– Comment ça ?

– J'aurais pu la tuer d'un coup de revolver, ou encore l'étrangler, la poignarder, je ne sais pas, j'ai pris une chance de la sauver.



– En la poussant hors de la voiture ?

– Oui. Elle aurait pu s'en tirer indemne et j'aurais fait croire à Jack qu'elle nous avait échappé.

– Si vous vouliez la sauver, ricana Belœil, vous n'aviez qu'à la conduire à un endroit sûr et dire à Marock que vous l'aviez tuée.

– Impossible !

– Pourquoi ?

– Je n'étais pas seul. Un autre des complices de Jack était avec moi.

Il y eut un silence.

Puis Brien demanda :

– Êtes-vous prêt à signer ce que vous venez de déclarer.

– Oui.

Belœil prépara un acte d'accusation et une confession.

Cardin signa.

– Croyez-vous que cela puisse m'aider auprès

du jury.

– Nous plaiderons en votre faveur, dit Brien.

– Merci.

– Malgré que rien nous prouve que vous ayez poussé Margot pour tenter de la sauver, rajouta Brien.

– Hé oui, dit Belœil, pourquoi la sauver ?

Cardin répliqua d'un ton brusque :

– Pourquoi ? Parce que j'aimais Margot depuis longtemps.

La vérité était maintenant connue.

Il ne restait plus que l'arrestation de Marock à compléter.

Le bandit ne s'attend pas à être pris si tôt.

## VIII

Un quart d'heure plus tard, Belœil, muni d'un mandat d'arrestation montait dans sa voiture.

Il était accompagné de trois de ses hommes et d'Albert Brien.

Bientôt, l'automobile s'arrêta devant la maison appartements où habitait Jack Marock.

Belœil descendit.

– Venez, dit-il à ses hommes.

Brien déclara :

– Je reste ici.

– Tu ne viens pas avec nous ?

– Non, ce n'est pas nécessaire.

– Comme tu voudras.

Belœil entra dans le vestibule.

– Jack Marock, numéro 5.

Il sonna.

Ses trois hommes se tenaient derrière lui.

Le nègre vint ouvrir.

– Police. Monsieur Marock est ici ?

Le nègre voulut parlementer avec eux.

Pendant ce temps, Marock était dans sa salle à manger.

Il entendit le mot :

– Police !

Marock était encore en robe de chambre.

Vif comme l'éclair, il passa dans un autre appartement et revint avec une paire de pantalon, des souliers et une chemise.

Il prit la grosse table et la poussa contre la porte.

Il sortit son revolver et le déposa sur la table.

Puis il se mit en train de changer de vêtements.

Pendant ce temps, Belœil et ses hommes étaient entrés.

– Où est-il, clamait un détective en serrant le pauvre nègre à la gorge.

Le nègre ne put résister plus longtemps.

Il désigna du doigt la porte de la salle à manger.

– Là !

Belœil s’avança le premier.

Il essaya de tourner la poignée.

La porte était fermée à clef.

Belœil frappa.

Puis il cria :

– Au nom de la loi, ouvrez !

Pour toute réponse, il y eut un coup de feu.

Belœil poussa un cri de douleur.

– Ma jambe !

Une mince coulisse de sang parut au bas de son pantalon.

Pâle et boitant, Belœil se retira à l’arrière.

Il avait peine à se tenir debout.

La balle l'avait frappé presque au genou.

Mais les hommes de Belœil ne restèrent pas inactifs.

Ils tirèrent à leur tour.

Mais à l'intérieur, Jack Marock ne tirait plus.

Il s'était retiré dans un coin et mettait ses chaussures.

Soudain il sentit qu'on frappait à coup d'épaule sur la porte.

Alors il prit de nouveau son revolver et visa à l'endroit où il pensait que se trouvaient les épaules.

La balle traversa la porte.

Elle passa à un pouce de l'épaule d'un des hommes de Belœil.

Mais le nègre se trouvait derrière.

Il fut atteint au cœur.

Ironie du sort.

Marock, par accident venait de tuer un de ses complices.

Les trois hommes de Belœil s'étaient retirés vivement de la porte.

Ils se concertaient.

– Il faut faire quelque chose.

– Mais quoi ?

– Nous ne pouvons pas foncer à nouveau.

– Il tirerait encore.

– Si nous savions dans quel coin de la pièce, il se trouve, ce serait facile.

L'un des policiers décida :

– Si j'allais téléphoner pour demander du renfort.

– Peut-être qu'avec des gaz, nous pourrions le forcer à sortir de là.

– C'est une idée.

– Je cours chercher du renfort, dit l'un des hommes. Mais au même instant, ils entendirent un autre coup de feu.

Puis un cri.

Le coup de feu venait de l'intérieur de la

pièce.

- Qu'est-ce que c'est que ça.
- Il s'est suicidé ! dit l'un des policiers.
- Allons voir !

Mais tous les trois hésitaient.

Qui le premier s'aventurerait à foncer sur la porte pour l'ouvrir.

– Ce n'est peut-être qu'une feinte, dit l'un des hommes.

- Des meubles qu'on pousse !
- Il va sortir.
- Il nous croit partis.

Les trois policiers se reculèrent.

Lentement la porte s'ouvrit.

Ils restèrent bouche bée.

Dans l'encoignure de la porte, ils aperçurent Albert Brien.

- Monsieur Brien !
- Vous !



Brien fit un signe.

– Entrez messieurs !

Soudain il aperçut Belœil.

– Il est blessé ?

Belœil murmura :

– Ce n’est rien. Ma jambe...

Les trois policiers pénétrèrent dans la salle à manger.

Ils aperçurent Jack Marock baignant dans son sang.

Une balle lui avait traversé la tête.

Brien s’approcha de Belœil.

Il leva son pantalon et regarda sa jambe.

La blessure était assez profonde.

Belœil demanda d’une voix faible :

– Comment se fait-il que...

– Chut, ne parle pas...

– Mais...

– Je t’expliquerai plus tard.

Brien entra dans la salle à manger.

Il se dirigea vers le téléphone.

Il signala un numéro.

– Voulez-vous envoyer une ambulance ?

– Quelle adresse ?

Brien donna l'adresse de la maison appartements.

Puis il appela le lieutenant Fortin à la Police Municipale.

– Allo Lieutenant ?

– Oui.

– Ici Albert Brien.

– Ah, qu'est-ce qu'il y a ?

– Pouvez-vous venir immédiatement à 0146 rue Martin.

– Pourquoi ?

– Il y a du nouveau. Deux cadavres et un blessé.

– Hein ?

– Oui. L'un des cadavres est responsables de

la mort de Margot Dillon.

– Quoi ?

– Venez vite.

J'accours.

Le lieutenant Fortin et ses hommes arrivèrent quelques minutes plus tard.

Les ambulanciers avaient déjà transporté Théo Belœil à l'hôpital.

– Pourvu qu'on ne m'ampute pas la jambe, murmura le gros Théo.

– Ce ne sera rien, dit Brien.

Brien raconta tout ce qui s'était passé au lieutenant.

– Nous avons une confession écrite de Cardin.

– Tout est bien, mais vous méritez un reproche, Brien.

– Pourquoi ?

– Au lieu d'avertir Belœil, vous auriez pu me le faire savoir. N'oubliez pas que vous êtes à Montréal et qu'ici c'est la police Municipale qui

a la main haute.

– Je sais, je sais.

Puis Brien rajouta ironique :

– Et puis, lieutenant, si je vous avais appelé, vous seriez peut-être à l'hôpital à la place de ce pauvre Théo.

## Épilogue

Belœil reposait sur son lit d'hôpital.

La garde entra :

– Un visiteur pour vous, monsieur Belœil.

– Qui ?

– Moi.

Belœil tourna la tête.

Il aperçut Brien.

– Tiens Albert.

La garde sortit.

– Ça va ? demanda Brien.

– Le docteur m'a assuré que je serais sur pieds dans quinze jours.

– Tant mieux.

– Maintenant que je suis mieux, tu vas m'expliquer ce qui s'est passé.

Brien sourit :

– Comment cela ?

– Je m'étais rendu chez Marock plus tôt dans la veillée. Je me suis aperçu qu'il y avait un escalier de sauvetage qui donnait dans sa salle à manger. Lorsque vous êtes entrés, je suis passé à l'arrière et monté dans l'escalier. Comme j'arrivais en haut, Marock finissait de s'habiller et se préparait justement à sortir par la fenêtre. Je n'ai pas pris de chances et j'ai tiré.

– Tu es un véritable héros, Albert. Tu as mis fin à la vie d'un des plus terribles bandits de notre temps. Encore plus terrible parce qu'il était intelligent.

– Je sais.

Belœil se gratta la tête.

– Il y a une chose que je ne comprends pas.

– Quoi ?

– Comment se fait-il que Margot ait décidé de trahir son mari alors qu'elle l'avait enduré pendant déjà longtemps ?

– Je me suis posé aussi cette question, dit Brien. J'en sais maintenant la réponse. Le gardien de l'entrepôt numéro 5 au port, eh bien, c'était le père de Margot.





Cet ouvrage est le 853<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.